

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
POUR
L'ANNÉE M. DCC. LXIX.
AOUT.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.
AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

TRAITÉ PRATIQUE DE L'INOCULATION DE LA PETITE
Vérole. Par M. Gandojer de Foigny, Docteur en Médecine, &c.

SECOND EXTRAIT

Nous avons déjà rendu compte de la première Partie de cet Ouvrage laquelle est purement historique ; la seconde remplit le titre du Livre ; M. Gandojer y traite spécialement de la pratique de l'inoculation. Il s'occupe d'abord de l'examen du sujet qu'on veut inoculer & de sa préparation ; de là il passe au choix de la matière varioleuse, du lieu de l'insertion, & de la méthode d'inoculer : vient ensuite l'histoire de la maladie avec le traitement qui lui convient. L'Auteur parle aussi des irrégularités qui peuvent se rencontrer dans la marche de l'inoculation & examine quelques questions sur les récidives, sur la nature de la petite vérole volante, & sur la contagion attribuée à l'inoculation. Ce plan, comme l'on voit, embrasse tous les objets relatifs à la petite vérole inoculée. Entrons dans quelques détails.

Les premiers objets qui se présentent à déterminer en fait d'inoculation sont l'âge le plus convenable.

ble, la constitution la plus heureuse, & la saison la plus favorable à cette opération. L'extrême différence qu'il y a, toutes choses égales d'ailleurs, entre le danger que courront un adulte & un enfant, attaqués de la petite vérole, doit faire préférer l'âge tendre comme le plus avantageux pour l'inoculation. Les Anglois inoculent avant la dentition, ou attendent après la sortie des vingt premières dents pour inoculer, afin que les accidens qui résultent de l'effort que fait alors la nature ne se joignent pas à ceux de la maladie qu'ils veulent donner. Lorsqu'ils peuvent choisir l'âge, ils préfèrent les quatre ou cinq premiers mois de la vie, & ne font aucune difficulté d'inoculer l'enfant à la matinée : passé ce terme ils attendent que l'enfant ait atteint sa troisième ou quatrième année.

Après ces détails très bien présentés, M. Gandojer donne les raisons qui justifient un pareil choix ; ces raisons sont tirées des différents Auteurs Anglois, tels que Messieurs

Aaaa

Kirpatrick, Monroe, Baker, d'Indale, &c, &c. C'est encore dans ces sources que M. Gandoher a puisé ce qu'il dit sur le choix de la constitution du sujet, & de la faison dans laquelle il convient d'inoculer.

Quant à la préparation, l'Auteur la croit nécessaire. « Si pour justifier, dit-il, la préparation il étoit besoin de recourir à l'autorité, je citerois celle de tous les Inoculateurs d'Angleterre, sans en excepter un seul ; je rapporterois celle des Inoculateurs de Genève, de Suisse, d'Italie, de Hollande, de Constantinople ; j'y joindrois celle de la plus grande partie des Inoculateurs de France ; enfin, ajoute-t-il, si après de pareilles autorités, il m'est permis de parler de ma propre expérience, je puis assurer avec vérité, m'être toujours bien trouvé d'avoir employé la préparation dans les différentes inoculations que j'ai faites jusqu'à ce moment ».

Cette doctrine n'est pas celle qu'a voulu nous enseigner un célèbre Inoculateur de cette Capitale ; tandis que la crainte retient le plus grand nombre, un seul homme ose inoculer sans préparer ; laquelle de ces deux voies faudra-t-il suivre ? M. Gatti se fonde sur des faits, & sur l'usage de certains peuples, mais on pourroit lui opposer des faits contraires, & l'exemple d'autres peuples qui se précautionnent avant de se faire inoculer. Plus l'inoculation sera facile, plus elle sera praticable, plus elle deviendra commune, plus elle sauvera de Citoyens : voilà les avan-

tages que présente la méthode de M. Gatti. S'il faut en croire certains bruits, les préparations employées par les Suttons sont inutiles ; leur méthode, ou plutôt celle de M. Gatti, comme nous le prouverons bientôt, ne doit ses succès qu'à sa simplicité & au peu de précautions qu'ils prennent à insérer la petite vérole & à soigner les inoculés. Mais si une préparation simple ne peut être nuisible, comme personne n'en peut disconvenir, ne sera-t-il pas toujours mieux de s'y assujettir que de s'en dispenser, ne fût-ce que pour tranquilliser les esprits, ou prévenir des regrets causés par quelques accidens, & alors le sentiment de M. Gandoher ne doit-il point prévaloir.

Le sujet étant préparé on l'inocule ; mais est-il permis de prendre indistinctement toute sorte de matière varioleuse ? Faut-il faire choix de la partie sur laquelle on doit inoculer, & de la méthode d'insertion ? Enfin est-il une manière de l'appliquer plus exacte que les autres ? Voici ce que répond M. Gandoher. « Si le choix & la préparation des personnes qu'on veut inoculer, sont des circonstances intéressantes au succès de la pratique de l'inoculation, ce lui de la matière qu'on doit employer mérite aussi la plus grande de attention ». Quoique le succès de la maladie donnée paroisse dépendre moins de la matière insérée que de la disposition du malade, que le point essentiel, suivant plusieurs Inoculateurs, soit de mettre

le sujet dans un état convenable ; cependant M. Gandoger pense qu'il est plus sûr de prendre le pus variolous qu'on doit employer, d'un sujet attaqué d'une petite vérole bénigne, discrète & de la meilleure espèce. Peut-être même, dit-il, vaudroit-il mieux recueillir cette matière dans les pustules d'une petite vérole inoculée. Une condition qui paroît essentielle à l'Auteur, de même qu'à tous les bons Médecins, c'est que le sujet dont on tire la matière soit sain, exempt de toute maladie contagieuse, la petite vérole exceptée. Cette précaution est dictée par les mêmes motifs qui ont porté M. Gandoger à se déclarer pour les préparations, & les Inoculateurs seraient d'autant plus coupables de la négliger, qu'ils croient qu'il est facile de faire choix d'un sujet bien constitué & né de parens dont la santé ne soit point équivoque.

Quant au tems de recueillir la matière variolique, il est indifférent suivant l'Auteur, que ce soit avant ou après la parfaite coction de cette matière. « Jusqu'au moment, dit-il, où la méthode des Sutrons fut connue, les inoculateurs pensoient que la matière des boutons n'étoit contagieuse que quand elle avoit acquis un certain degré de maturité. » Cependant M. Gatti dans ses *réflexions sur les Préjugés*, &c. avoir conseillé long-tems avant les Sutrons, de faire usage d'un virus frais. La fraîcheur de ce virus consistoit sur-tout à préférer un bouton lorsqu'il commence à

» suppurer à celui qui est en plei-
» ne suppuration. M. Gatti di-
» soit encore dans ce même Ou-
» vrage, comme il la répété dans
» ses nouvelles réflexions, que le
» virus devient meilleur en se re-
» produisant successivement dans
» les différentes inoculations ».

Du choix de la matière l'Auteur passe au choix de la partie sur laquelle on doit faire l'inoculation. Cette opération pratiquée aux cuisses lui paroît inutile, « il n'y a, se-
» lon lui, rien de constant sur la dé-
» rivation que peut produire la
» plaie de l'insertion. Pour être cer-
» tain que cette dérivation s'effec-
» tue, il faudroit que dans l'inocu-
» lation aux cuisses, il ne se trou-
» vât toujours & constamment
» qu'une petite quantité de boutons
» au visage, au col, & qu'il y en
» eût une plus considérable sur les
» parties inférieures ; il faudroit,
» en outre que les accidens de la
» maladie qui se manifestent du
» côté de la tête, tels que la dou-
» leur, la rougeur du visage, l'hé-
» morragie par le nez, les larmoye-
» mens, le délire, l'assoupissement,
» quand ils ont lieu, fussent moin-
» dres ou plus rares alors que dans
» le cas d'inoculation aux bras. Or,
» poursuit M. Gandoger, je puis
» assurer avec vérité, qu'ayant vu
» inoculer aux bras & aux cuisses,
» je n'ai jamais apperçu une pareil-
» le différence dans le cours de la
» petite vérole qui succédoit. J'ai
» vu au contraire des inoculations
» pratiquées aux cuisses & aux jam-
» bes donner souvent beaucoup de

» boutons au visage ; & peu sur le
» reste du corps. D'autres fois peu
» à la tête & beaucoup sur les par-
» ties inférieures. Il n'y a rien de
» constant à cet égard ; ainsi s'il n'y
» a que cette raison de préférence,
» rapportée par les inoculateurs,
» pour l'insertion faite aux cuisses
» & aux jambes, elle devient nul-
» le ». Quoique les vingt-sept su-
jets que M. Gandoher a inoculés
ou vu inoculer, ne suffisent pas pour
fournir un nombre d'observations
capables de détruire les idées de
dérivation établies par les Inocula-
teurs, cependant on accordera sans
peine à l'Auteur, que les vues trop
générales de la dérivation & de ré-
vulsion n'ont pas eu jusqu'à présent
de grands avantages.

Après tous ces détails M. Gandoher passe au différentes méthodes de pratiquer l'inoculation en Europe ; scavoit par le vésicatoire, par l'incision, & par les piqûres. Il expose les raisons qui le portent à rejeter le vésicatoire & l'incision ; cette dernière opération doit être très-légère si on l'adopte ; autrement il en peut résulter des accidens. « Tout Médecin, dit-il, qui
» connaît le rôle important que
» joue le tissu cellulaire dans la plu-
» part des maladies, ne sera nulle-
» ment étonné des accidens qui peu-
» vent se manifester dans la petite
» vérole artificielle, à la suite d'in-
» cisions trop profondes, & qui
» pénètrent jusqu'au corps grai-
» seux ».

Après avoir balancé les avantages & les inconveniens des diffé-

rentes méthodes d'inoculer, M. Gandoher se décide pour celle des piqûres, qu'il croit devoir appeler méthode Suttonienne. « Cette pratique, dit-il, n'est rien moins que nouvelle relativement au méchanisme de l'inoculation : elle est au contraire la plus ancienne que nous connoissions ; c'est celle qui est décrite par la Motraye, par les Docteurs Timoni, Pila- vici, le Duc ; c'est celle que la fameuse Thessaliene pratiquoit à Constantinople, & l'on peut dire d'elle, qu'elle est vraiment renouvelée des Grecs ». Nous sera-t-il permis d'ajouter que cette manière d'inoculer si semblable à celle des Suttons, quand au méchanisme, a été aussi imitée à Paris par M. Gatti, que ce Médecin est le premier qui l'ait pratiquée en Europe, en permettant aux inoculés de s'exposer à l'air libre, les exemptant de toute préparation ; en un mot, en leur faisant goûter tous les avantages qui pouvoient résulter de la simplicité de cette méthode. *Les réflexions sur les pré-jugés, & les nouvelles réflexions sur la pratique de l'inoculation* prouvent ce que nous avançons à ce sujet : d'ailleurs la Préface que le Docteur Mati a placée à la tête de la traduction Angloise de ce dernier Ouvrage,acheve de le démontrer.

Ce qui suit ce Traité-pratique regarde l'histoire des symptômes de la maladie causée par l'inoculation, le traitement de cette maladie & les différens accidens dont on l'accuse. La plupart des symptômes

généraux ne diffèrent de ceux de la petite vérole naturelle qu'en ce qu'ils sont moins graves : ceux qu'on observe dans les plaies des inoculés n'ont rien de particulier ; il n'y a pas jusqu'aux lignes rouges & blanches qui surviennent à la plaie de l'incision qui ne soient aujourd'hui reconnues pour un effet très-indifférent. Ce signe auquel les premiers Inoculateurs ont fait trop d'attention ne présente rien de particulier ; il se montre dans l'inflammation, la suppuration de toutes les plaies. Le Traité de M. Gandoher est terminé par la traduction des observations du Docteur Dinsdale.

Nous avons donné une attention particulière à cet Ouvrage, non seulement à cause de l'importance de son objet, mais encore par ce qu'il nous a paru très-sagement & très-bien fait ; on y trouve par tout de la science, de la prudence, & une conviction intime de l'Auteur, propre à gagner de nouveaux partisans à l'inoculation. Mais il semble que la destinée de cette pratique soit que ses avantages & ses dangers soient discutés & contrebalancés les uns par les autres infinitiment plus long-tems en France qu'en tout autre pays du monde ; car non seulement elle a parmi nous un nombre presque égal de partisans & d'adversaires du premier mérite, mais encore les événemens semblent aussi se combiner & se succéder de maniere à tenir en suspens tous les bons esprits ; c'est-à-dire ceux qui ne sont point susceptibles de se laisser préoccu-

per par les préjugés ou saisir par l'enthousiasme. Nous avons un exemple encore récent de ceci dans la personne même de M. Gandoher. A peine cet estimable Médecin avoit-il publié l'Ouvrage dont nous venons de rendre compte & dans lequel on voit qu'il a employé tous ses talents & tous ses soins pour choisir la meilleure méthode d'inoculer, que convaincu de la bonté de celle pour laquelle il s'est déterminé, après l'examen le plus exact, il s'en fert pour inoculer sa propre fille, & qu'il a le malheur de la perdre dans les convulsions, au moment même où il la croyoit sauvée. Quelle sera donc la méthode d'inoculation à laquelle il faudra désormais donner la préférence, pour se mettre à l'abri de la récidive, de la contagion, des suites funestes, & de la mort même ? C'est une question dont il est aisé de sentir toute l'importance ; sur laquelle chaque Inoculateur a sa façon de penser particulière, & qu'il s'agira de décider en dernier ressort, après que la bonté & l'utilité de l'inoculation, elle-même auront été bien démontrées. Ce n'est que du temps & de l'expérience qu'on peut raisonnablement attendre cette décision, & l'on doit sans doute les plus grands éloges à la lente & sage circonspection avec laquelle la Faculté de Médecine de Paris examine des objets sur lesquels ce seroit presque un crime que de se décider avec la plus petite apparence de légereté ou de précipitation.